



Raymond Augé (à gauche) et François Autier, retour de chasse en vallée d'Aston (Ariège), novembre 1940. (coll. M^{me} M.P. Serri)

Verdun. Le 19 mai 1737, le conseil politique de cette féodalité se réunit en effet pour constater que « *toutes les années, les ours causent un désordre extraordinaire qui ruine totalement les particuliers qui se trouvent lésés par la perte de leurs bestiaux¹* ».

Première décision : on va organiser deux battues par an avec, à la clé, une amende de trois livres pour ceux qui n'y participeraient pas. Trois livres, soit le montant de la prime qui sera versée pour chaque ours tué sur le territoire de la baronnie, correspondant à l'actuelle commune des Cabannes, en englobant la vallée d'Aston. Ce secteur des montagnes d'Ax-les-Thermes, à forte activité pastorale, restera le principal domaine des ours ariégeois en liaison directe avec ceux des vallées andorranes. En comparaison, la vallée d'Orlu, qui a compté un nombre important de gîtes d'ours, sera presque débarrassée de ses prédateurs dès la première moitié du XVIII^e siècle. Mais verser trois livres de prime par ours tué, en 1737, cela ne suffit pas à susciter le zèle ni le courage des sujets de la baronnie de Château-Verdun, puisqu'il fallut quadrupler le montant de cette prime en l'espace de vingt-cinq ans. Ces récompenses très différenciées pouvaient aller du simple au double selon la taille de l'ours tué, classé en « *moyen, gros et ourson* ». Cette évolution dans la politique de la baronnie s'explique sans doute par l'insuffisance technique des moyens de chasse de l'époque, notamment la rareté des armes à feu, ce qui ne permettait même pas d'équilibrer la population des plantigrades.

Dès cette époque, apparaissent les noms de chasseurs de primes qui formeront de véritables dynasties de tueurs d'ours, notamment dans cette pépinière de fauves que représente la vallée d'Aston. Trois groupes vont y sévir : les Authié (plus tard Authier), les Beulaygue et les Gaget. Un Jean Authié Carol de Hières (ou Hièrat) liquidera, entre 1745 et 1770, onze ours à lui seul et quatre autres en battues collectives ; palmarès considérable car il représente le tiers des plantigrades éliminés pendant ce quart de siècle. La baronnie lui versera soixante-dix-sept livres pour ses exploits. Son fils Jeanet lui succédera et on lui attribue la mort de sept ours. Deux siècles plus tard, Auguste Authier, dit Tambel, continuera à porter le titre de meilleur chasseur ariégeois. Autre famille d'Aston, composée de charbonniers et de brassiers (ouvriers agricoles), les Beulaygue réussiront à éliminer plus de trente des cinquante-huit

1. AD de l'Ariège, cote 8*2161, Foix.

la nuit de Noël; il l'apostropha en croyant, dans l'obscurité, avoir à faire à un homme et l'ours de se dresser sur ses pattes de derrière. « *C'est toi Martin!* s'exclama le curé, *allez, va, je vais te laisser tranquille!* ». Plus généralement, la présence de nourriture (en dehors des troupeaux) dans les zones à ours pouvait attirer les plantigrades. Des bergers béarnais, ariégeois et aranais ont constaté que des ours venaient parfois près de leur cabane manger des déchets de repas, sans inquiéter les troupeaux endormis. Et cette familiarité de proximité est même à l'origine d'une méprise qui alimenta longtemps la bonne humeur en vallée d'Ossau. Le berger Casaux, d'Aas, fut réveillé une nuit noire par un bruit provenant de l'extérieur de son *cujala*, à Gourette. Il saisit sa hachette, ouvrit doucement la porte et abattit, de toutes ses forces, son arme sur une masse noire et il provoqua un beau raffut en fracassant son grand chaudron à fromage¹.

Dangereux pour l'homme, l'ours?

Mais, contrairement au loup, l'ours ne se serait jamais attaqué aux humains, en dehors des cas de poursuite en chasse, ainsi que nous le verrons par la suite. Tous les naturalistes affirment au contraire que l'ours fuit l'homme avant le moindre contact. Bien sûr, des exceptions sont apparues ici ou là comme en témoigne le récit qui circulait dans la vallée de l'Ouzom (Béarn). On raconte qu'un berger, descendant des fromages de sa cabane de Nabaïs, fut suivi par un ours affamé au point que l'homme dut se réfugier sur un rocher escarpé. Mais le plantigrade, qui en voulait aux fromages, se montrait tellement pressant que le berger sortit son sabot et en frappa l'animal au point de le tuer... Ce dernier point semble (pour le moins!) peu crédible, mais la toponymie garde le souvenir de cette anecdote avec le *Garroc de l'Ous*, le Rocher de l'Ours, situé dans le vallon de Turonnet.

Quant à la tactique consistant à « faire le mort », prônée par les spécialistes afin d'échapper aux griffes de l'animal, elle doit avoir ses limites. Limites atteintes par exemple lorsqu'une femelle vagabonde en compagnie de ses oursons. L'instinct maternel de l'ourse est légendaire et toute

1. Récit de René Arripe, Laruns (Pyrénées-Atlantiques).



L'apparition des armes à feu, même rudimentaires, a définitivement déséquilibré le rapport de force entre l'ours et l'homme. Lithographie du XIX^e siècle.

menace ou geste ressenti comme tel vis-à-vis de sa progéniture peut la rendre furieuse. Un berger aragonais venu, vers 1920, en transhumance dans le cirque de Lescun (vallée d'Aspe, Béarn) appliqua la consigne lorsqu'il se trouva face à une ourse menaçante. Il se mit en boule à terre, mais quand il jugea le danger passé, il voulut se relever et aperçut deux oursons à ses côtés. L'homme, à peine levé, reçut un grand coup de patte de la mère qui lui déchira le dos. Le berger mourut peu après des suites de ses blessures¹.

La proximité presque familière avec l'ours n'exclut pas, évidemment, la peur. Une peur qui pouvait paralyser le bras du chasseur ou priver de voix quelqu'un lors d'une rencontre fortuite. Des centaines de témoins

1. Récit d'Enrique Satué, Sabinanigo, 1993.



Ours naturalisé au Musée Pyrénéen de Lourdes. Cet animal a été abattu le 25 février 1947 sur les flancs du Moun-Né en Bigorre par Prosper Poulot.

Montestaure, au pied du pic de Brougat. Mais nous sommes là sur la crête frontière et l'animal venait du Pallars voisin...

En fait, et contrairement à la logique, on a plutôt retenu comme dernière victime des chasseurs dans ce secteur, un ours souvent repéré entre le village de Mérens et le hameau d'Aston. Au cours d'une série de battues, des hommes de Savignac et de Mérens avaient croisé la piste du fauve, un mâle imposant, mais aucun n'avait osé tirer ! Le 28 novembre 1940, quatre chasseurs se rassemblent pour une battue aux sangliers dans cette vallée d'Aston. Il y a déjà plusieurs dizaines d'années que l'on ne part plus dans la montagne ariégeoise pour chercher l'ours, devenu trop rare. Le groupe est composé du douanier Raymond Augé (1886-1975), des Cabannes, accompagné de son fils Jean, de François Authier, dit Bretagne, et de Gabriel Bombail. Les anciens (Augé et Authier) se postent vers Sarrat des Auzels, dans le bois de Gudanes, au-dessus du hameau de La Réglat où habitait le fameux Tambel. Les deux jeunes gens, eux, commencent à ratisser le terrain pour lever les sangliers. À la mi-journée, la chasse n'a rien donné et les rabatteurs abandonnent, d'autant qu'il y a bal ce dimanche soir aux Cabannes. Augé confie à son fils le lourd fusil de guerre d'origine allemande qu'il avait emporté pour ne garder qu'un Simplex à un coup.

Peu de temps après, c'est la rencontre avec un mâle de forte taille que Raymond Augé aperçoit en train de contourner un éboulis. Le chasseur descend également et attend, caché derrière une roche. L'homme et la bête, immobiles, sont à une dizaine de mètres l'un de l'autre. L'ours présente alors sa poitrine en posant une patte sur un rocher ; Augé n'hésite pas, prend pour cible le poitrail aux poils clairs et lâche sa charge de chevrotines dans la région du cœur. L'ours hurle, s'ébroue, casse un arbuste dans un sursaut d'agonie et tombe vers le bas. Raymond Augé, avec un sang-froid de grand chasseur, avait déjà rechargé son arme, mais l'ours a eu le cœur transpercé. Le lendemain lundi, six hommes monteront des poulies pour charrier l'énorme animal jusqu'à Aston. La bête pèse deux cent cinquante kilos, ce sera le dernier plantigrade d'Aston, l'ultime témoin d'une occupation millénaire dans ce sanctuaire des grands fauves ariégeois. Il aurait au moins mérité d'être naturalisé, mais sa chair alla régaler des amateurs de l'hôtel de La Barbacane à Foix. Quant à sa peau, elle sera achetée par M. Lucheron, directeur de la Société hydraulique des Pyrénées, filiale de Pechiney, car il voulait l'offrir à M.

Rugby. Montauban dans le (bon) wagon de Toulouse

Beaux en titre du Top 14, Le premier Montauban s'apprête à Braxme (20-14), alors que le Stade toulousain bat les bordelais (23-10). Page 18.

LA DÉPÊCHE

DU DIMANCHE

Ariège
100 pages
1,50 €

1,50 €
Téléphone : 05 61 11 11 11
Fax : 05 61 11 11 11
www.ladepeche.com



Politique. Jospin aux socialistes:
« Je ne vous ai pas abandonnés »

Des socialistes dans la mire, l'ancien Premier ministre a eu hier
quelques mots à l'occasion d'un déplacement à la Rochelle. Page 4



Football. TFC, trois bons
points à Troyes

Les Bretons ont obtenu la victoire à l'extérieur
(2-1). Avec un but de Ruffin (photo). Page 19

On l'a retrouvée au fond d'un ravin. Une autopsie aura lieu à Toulouse.

L'étrange mort de l'ourse Palouma

L'ours des Pyrénées a été retrouvé dans le massif pyrénéen à
l'automne 2006. Il s'agit d'une femelle, gisant au
fond d'un ravin. L'ours s'est retrouvé dans le val
de Luchon (Hautes-Pyrénées). Il est possi-
blement certain qu'il
s'agit de l'ourse Palouma,
battue le 24 avril dernier
à Bergallan (Haute-Garonne). Concernant le
planning de l'ours, on ne
sait rien. Il n'y a pas de
l'ours. L'ours a été
retrouvé après la
réintroduction, certains
pensent qu'il s'agit d'un
ours qui a été
retrouvé après la
réintroduction. Sur son
photo, l'ours a été
retrouvé de son pays d'origine
vers les Pyrénées. Page 3



Afghanistan.
Casques bleus
français morts
pour la paix

Deux soldats français ont
été tués, deux autres ont été
blessés lors d'une attaque
dans le sud de l'Afghanistan.
Après l'attaque, il y a eu une
bataille pour une localité des
Kaboules. Page 4

Classe-486.
La rentrée
des familles

C'est la dernière semaine
avant la rentrée, prévue le
samedi 4 septembre. La rentrée
sera marquée par le retour
des familles. L'ours a été
retrouvé dans le val
de Luchon, l'ours a été
retrouvé dans le val
de Luchon, l'ours a été
retrouvé dans le val
de Luchon. Page 3



SERIE
Ainsi va l'été
Il vole au-dessus
des plages

L'été, c'est l'été. L'été est
l'été. L'été est l'été. L'été
est l'été. L'été est l'été.
Page 7

L'émotion, à la suite de la mort de Palouma à Loudenvielle (Hautes-Pyrénées), en août 2006. Cette femelle d'origine slovène avait été introduite en Comminges cinq mois auparavant.

tirer un ours... Un boucher de Bagnères-de-Luchon achètera la viande pour la commercialiser, alors qu'un naturaliste de Bagnères-de-Bigorre, Georges Lépineux, traitera le trophée – la tête et les pattes de ce dernier ours du Comminges – qui ornait longtemps le bar Le Bellevue sur les allées d'Étigny de Luchon.

Sur l'autre versant des Pyrénées, dans le secteur du parc d'Ordesa, les ours avaient disparu depuis plusieurs années déjà, et les derniers se sont manifestés dans les années 1920. La dernière battue dans le val de Piñeta remonte au printemps de 1911. Cette année-là, des hommes d'Espierba se lancèrent à la poursuite d'un mâle accompagné d'une femelle et d'un ourson. Ces chasseurs étaient mal armés et ils n'osèrent pas approcher de trop près la famille des plantigrades qui fuyaient vers les crêtes. Les hommes se contentaient donc de les pister en communiquant grâce à des cornes marines que l'on utilisait autrefois fréquemment pour les battues ou pour alerter les bergers de la proximité d'un ours. La nature vint pallier le manque d'audace des montagnards car une avalanche emporta la femelle et son ourson. Les chasseurs attaquèrent alors le mâle et le tuèrent. C'était un ours énorme, trois cents kilos, qui fut pendu à la façade de la mairie de Bielsa à la satisfaction générale car il y avait, à ce moment-là, beaucoup de troupeaux dans le val de Piñeta. Là, l'ultime coup de feu fut tiré par un chasseur solitaire, le tailleur d'Espierba vers 1940, qui habitait la maison au nom prédestiné de Casa Martin¹. Une autre battue organisée dans la montagne aragonaise et suivie de la mort d'un ours remonte au printemps de 1942, soit à la même époque que dans l'Ariège. Elle s'est déroulée dans la haute vallée d'Hecho, à la Selva de Oza.

Et trente-huit ans plus tard, c'est dans ce même secteur que tombera le dernier ours aragonais. Un groupe de chasseurs basques venus du Gipuzkoa pour tirer des sangliers, extrêmement abondants en Haut-Aragon, se trouvait à Mondota, ce printemps 1980. Le guide forestier qui les accompagne pratiquera la loi du silence sur cette affaire qui ne s'ébruiera que bien plus tard. C'est le plus jeune de la bande qui leva l'ours et, sans hésiter, il tira et tua la bête. Pour se justifier, il prétendra une légitime défense avec un tir instinctif, au jugé, afin d'éviter l'attaque du fauve. Cette mauvaise excuse, si elle avait été recevable, aurait prouvé

1. Enrique Satué, Sabinanigo, 1991.



... et arrivée de Pyros à Melles, le 2 mai 1997.

amplement justifier ce surnom en parcourant plus d'une vingtaine de kilomètres, soit beaucoup plus que ses congénères qui, dans des conditions normales, ne se déplacent que sur quatre kilomètres en moyenne chaque jour. Une vitalité que l'on met sur le compte de la découverte, après l'effarouchement de la capture et le stress du long voyage.

Une semaine auparavant, l'équipe française chargée de la capture avait rejoint en Slovénie les spécialistes groupés autour de Djuro Huber, vétérinaire d'origine croate et professeur de biologie à la faculté de médecine de Zagreb. Cet homme observe et étudie les ours de son pays depuis de longues années et c'est un spécialiste des pièges à ours ; il a également suivi les négociations d'achat de l'ours. Sur la zone choisie, dans la réserve de Medved, vivent des plantigrades dont les caractéristiques s'apparentent le plus à celles de leurs congénères bruns des Pyrénées. Côté « client », on est venu en force : la délégation française se compose de sept personnes avec deux membres d'Artus, le maire de Melles, deux représentants de fédérations de chasseurs (Ariège et Haute-Garonne) et un membre de la Direction nationale de l'Environnement de Midi-Pyrénées.

Pour capturer l'ours recherché, une seule méthode : le piégeage, avec des engins de type Aldrich à lacet. Dix-neuf de ces pièges sont posés sur des lieux de passage où des appâts de maïs et de fruits devraient attirer les fauves. Enfin, une cabane reliée par câble radio aux différents pièges sert de poste de commande, à quelques kilomètres de là. Tout est prêt et l'attente peut commencer. Elle durera cinq jours et cinq nuits, avec plusieurs fausses alertes jusqu'au 18 mai. À 6 heures, ce matin-là, l'alarme sonne, un piège a enfin été déclenché.

Il suffit de dix minutes aux traqueurs pour atteindre le site et découvrir un ours qui tire avec fureur sur le câble d'acier qui le retient prisonnier. Djuro Huber et l'équipe s'inquiètent un peu de son excitation, mais le spécialiste slovène se saisit d'un fusil et tire sur la bête plusieurs flèches contenant un somnifère. L'ours est alors tellement contracté dans ses efforts de fuite et stressé par sa capture que l'une des flèches rebondit littéralement sur la peau du plantigrade. Huber n'avait jamais vu cela ! Enfin, l'animal s'endort, mais rien n'est gagné car ces opérations peuvent provoquer, par un dosage inadéquat ou du fait du stress de l'ours, la mort de la bête ainsi piégée.



L'Arlège Pittoresque — 23. Eleveur d'Ours des Pyrénées

Le « baiser de l'ours » était un numéro qui faisait toujours frissonner les foules nourries de vieilles légendes d'ours sanguinaires (coll. Régis Granier).



9. (Déposé): USTOU (Ariège). — Eleveurs d'ours des Pyrénées

Oursons récupérés par des éleveurs d'Ustou (Ariège) et destinés au spectacle.

dans les années 1880 cette scène bien connue dans son *Histoire des Ariégeois*: « Les petits furent charmants, exécutant des cabrioles avec gentillesse et saluant avec docilité. Les grands reçurent le préfet debout, adossés aux murs de la classe et applaudissant au commandement des maîtres, en frappant leurs énormes pattes l'une contre l'autre. Ces maîtres avaient à la main un solide gourdin de cornouiller servant à marquer la cadence, comme un bâton de chef d'orchestre... L'un des élèves, encore plus noir et plus poilu que les autres, apercevant à la ceinture du préfet les glands de la dragonne de son épée, s'en était emparé en jouant et semblait disposé à les croquer. Le jeune étudiant fut ramené au respect du représentant direct du roi¹. »

1. Henri Duclos, *Histoire des Ariégeois*, réédition Milan, Toulouse, 1985.